

Extrait du Centre d'études théologiques de Caen

<http://theologie-caen.cef.fr>

# **- Entretien avec trois poètes croyants - L'ABÎME ENTRE LES MOTS**

- Actualités -

Date de mise en ligne : lundi 16 juillet 2007

---

**Centre d'études théologiques de Caen**

---

**Nathalie Nabert, le Frère Gilles Baudry et Jean-Pierre Lemaire sont tous les trois poètes. Ils ont aussi en commun d'être croyants, le deuxième est même bénédictin à l'abbaye de Landévennec. Le 15 mars 2007, ils se sont retrouvés au centre d'études théologiques de Caen, pour s'entretenir des rapports qui peuvent exister entre foi et poésie.**

*À l'heure où, pour parer à toute forme de violence religieuse, la théologie se réclame - plus que jamais peut-être et à juste titre - d'une certaine forme de rationalité au gré d'un dialogue aussi efficace qu'indispensable avec la philosophie, la question de la place accordée au langage poétique dans l'expression croyante se pose immanquablement. Que fait-on aujourd'hui de cette parole énigmatique et pourtant humaine qui monte du fond des âges en marge des débats souvent bruyants des hommes ? Comment honorons-nous ce chant indifférent à tout raisonnement qui, des plus anciennes célébrations jusqu'aux liturgies contemporaines, rythme la moindre de nos cérémonies ? Laisse-t-on finalement toute sa chance à ce qui, venant d'une autre rive que celle du Logos, nous élève irrésistiblement « vers les champs lumineux et sereins » au risque du lyrisme et de l'émotion spirituelle ? La Bible et ses innombrables poèmes, les oeuvres éclatantes des grands mystiques et de nos poètes catholiques sont, de fait, la preuve indubitable d'une rencontre possible et nécessaire entre l'expression poétique et l'acte de foi. Encore ne faut-il pas se méprendre. Clio ferait une bien mauvaise servante. Comme toutes les voix de la littérature moderne, elle jouit en effet d'une autonomie incontestable ; son cheminement ne souffre pas la soumission : elle accède au Mystère par ses propres moyens.*

**Frank Lanot** : Nathalie Nabert, Gilles Baudry, Jean-Pierre Lemaire, le mot « intérieur » est présent dans chacun de vos recueils. Comment pourrait-on définir ce terme qui appartient autant au vocabulaire poétique qu'au vocabulaire spirituel ?

**Nathalie Nabert** : Pour moi, accéder à l'intériorité, c'est faire cesser le bruit du monde pour rentrer dans ce silence de l'esprit, du coeur, du coeur priant qui écoute autre chose que le murmure et le ressassement du moi. C'est rentrer dans ce silence d'où va jaillir une autre voix, un autre sens, d'autres sensations, d'autres saveurs. L'intériorité peut être associée à différents lieux : jardin, pièce close, lieux publics, transports en commun. C'est d'ailleurs dans les transports en commun que mes textes prennent forme. L'intériorité est pour moi, la capacité à rentrer dans le silence au milieu des autres. Il ne s'agit pas de s'abstraire du monde mais de lui donner une unité, qui est celle de la paix.

**Gilles Baudry** : Je rapprocherai volontiers le mot « intérieur » du mot « solitude ». Qu'on écrive ou qu'on lise, on fait acte de solitude, de remembrement de soi. Le poète, l'écrivain écrit à sa table, il marche dans un bois, il revient chez lui. Il habite avec lui-même. On est véritablement seul quand on peut rejoindre la solitude des autres. Pour ma part, j'écris toujours sur un fond de silence après avoir recueilli la voix des autres, un paysage, un visage. Je prendrai volontiers l'image de la chambre noire du photographe, où le négatif doit se développer. Après l'éclaircie, le jaillissement, le flash, il faut procéder à un développement à l'écart de la lumière.

On peut prendre aussi l'image du coup d'archet. Le premier coup d'archet est bon généralement, après, l'interprète doit faire un effort pour faire advenir la mélodie à elle-même, il doit se battre pour ne pas la laisser s'échapper. Il faut porter longtemps en soi ce chant intérieur, le secret de notre vie, pour pouvoir, l'extraire de soi et le mettre sur le papier. Ce qui suppose beaucoup de patience, de doute, d'incertitude, de lenteur aussi. Il y a un tempo de l'écriture et de la lecture, une mesure, un accord comme suspendu.

**Jean-Pierre Lemaire** : Être seul, c'est d'abord être coupé du monde. Mon livre intitulé L'Intérieur du monde, par exemple, est né d'une double expérience : celle du deuil de mon père et celle d'un accident. Ces deux événements m'avaient précisément « coupé » du monde. J'ai été amené à me poser des questions : qui est mon père ? pourrais-je un jour remarquer ? Dans ces conditions très particulières, on entre dans un autre temps et dans une autre connaissance des êtres, de soi, des autres, un temps intérieur.

**Frank Lanot** : La théologie entretient avec la philosophie des rapports étroits depuis Platon, qui cherchait à instaurer un discours sur Dieu selon une exigence critique. Mais elle a aussi partie liée avec la poésie, l'évocation, le langage imagé. La Bible est composée d'hymnes, de poèmes, de paraboles et les Docteurs de l'Église comptent dans leur rang de prestigieux poètes... Comment concevez-vous les rapports entre poésie et théologie ?

**Nathalie Nabert** : La poésie, qui relève des saveurs, du parfum mais aussi du Mystère, est l'art par excellence. Elle permet d'exprimer les rapports qui existent entre l'homme et Dieu. La poésie évoque l'indicible, ce qui ne peut pas simplement être décanté par une analyse rationnelle et logique. On crée à travers la batterie de toutes les images et des figures de style, un objet qui n'existe pas et du sens, un signe qui témoigne de notre rapport au monde et au divin. En ceci, théologie et poésie se rencontrent, elles se situent toutes les deux du côté de ce qui s'exprime de façon mystérieuse.

Mais ces deux langages sont bel et bien distincts : la théologie est caractérisée par une certaine forme de stabilité du langage, le langage du poète par le libre surgissement et l'inventivité. La poésie instruit autre chose que de l'information et du savoir. Elle n'est pas théologienne, en ceci qu'elle n'est pas rationnelle ou, si elle l'est, c'est à la manière dont les orthodoxes décrivent la théologie dans les termes de la prière. Elle expérimente Dieu à la manière du mystique. Ma poésie est, en l'occurrence, orientée vers cet indicible, qui est Dieu. Elle peut être ainsi rapprochée de la théologie, mais je ne vois pas d'inconvénient à être comptée, par ailleurs, plus librement au nombre des glaneurs rupestres qui réinventent le monde.

**Gilles Baudry** : La poésie est à la fois du côté du balbutiement et de l'énonciation. C'est l'expression d'une expérience ineffable, une approche pleine d'inédit, d'imprévisible. On avance. On ne sait pas où cela nous mène. La poésie requiert une qualité d'attention et de recueillement qui renvoie, pour le croyant, à l'écoute de la Parole de Dieu. Mais la foi descend par l'oreille chez le poète. Comme le théologien, il fait entrer dans le mystère mais il se contente de suggérer, il affirme rarement, il ne donne pas de réponses toutes faites et même pas de réponses du tout. La poésie est un langage source, premier, comme une langue maternelle, un langage qui privilégie beaucoup les rapports voilement - dévoilement. Elle rappelle que la foi, qui requiert, par ailleurs l'exercice de la raison, demeure un mystère. « Qu'il est grand le mystère de la foi ! », dit la liturgie.

Le poète est à l'aise, par exemple, quand il étudie et qu'il médite le Cantique des cantiques, qui nous montre que Dieu est à la fois connu et inconnu et que l'on ne peut pas mettre la main sur Lui. La poésie nous protège contre l'idolâtrie. Le poète est celui qui se tient aux aguets. Derrière le réel, la nature, la création, il discerne l'éternel. Je pense que la théologie a été souvent trop conceptuelle - elle a tendu la main aux sciences humaines mais rarement à la grande littérature - sauf dans la liturgie, bien sûr, qui est l'Art de Dieu. Quoi de plus poétique que la veillée pascale ! La lumière, l'eau, le feu : tous les éléments sont rassemblés. Pour moi, le poème éveille nos sources. C'est une traduction du silence, qui parle, qui nous parle. Les mots du poème sont plus que des mots, ils deviennent des paroles natives, nutritives.

**Jean-Pierre Lemaire** : Pour ma part, j'aurais voulu faire de la théologie quand j'étais jeune. À cette époque de ma vie, j'avais véritablement découvert l'incarnation sans avoir réalisé jusqu'alors que la foi chrétienne était la foi en un Dieu incarné. Mais je n'avais pas une vision large, tout était encore très brouillé dans mon esprit, très incertain et je n'avais pas les idées assez claires et assez solides pour faire de la théologie. Je n'avais à ma disposition que ce que je pouvais découvrir au jour le jour, au fil des rencontres : la poésie.

Je crois que la poésie et la théologie partent toutes deux de cette lumière qui est donnée au départ, de la lumière de l'incarnation. Ensuite, de son côté, la poésie avance pas à pas, mot à mot, avec les choses qu'elle a sous la main : un bout de nature, quelqu'un qu'on revoit. Elle doit ensuite trouver sa propre cohérence pour savoir quoi faire avec toutes ces choses ramassées sur le chemin et pour échapper à l'enfermement dans la pure subjectivité ou le pur hasard. C'est alors qu'elle se distingue de la théologie.

La première source de cohérence, pour la poésie, est la fidélité à ce qui a été aperçu. On ne peut pas écrire un poème si quelque chose n'a pas été donné au départ, sinon un faux poème. Avant même que l'archet touche la corde, en poésie, la corde se met à vibrer mais de manière si ténue que seul le poète l'entend. Soudain un espace s'ouvre, des choses sont associées alors qu'elle ne le sont pas dans la vie ordinaire et ce sont ces associations qui forment des sortes d'accords entre les choses qui élargissent le monde devenu plus surprenant, plus beau, plus vaste que d'habitude. C'est pour garder ces liens que l'on écrit un poème. La poésie a un autre critère de cohérence : il faut que le poème tienne debout. Le poème, de ce point de vue, impose ses propres conditions. Il a une objectivité qui lui est propre. C'est ainsi que l'on avance sur le chemin de la fidélité à l'appel, comme on peut y avancer en théologie, je pense.

**Frank Lanot** : Comment expliquer la désaffection de nos contemporains pour la poésie ? N'est-ce pas un effet collatéral de la sécularisation qui émousse le sens du Mystère chez l'homme post-moderne, aux prises avec le désenchantement du monde ?

**Nathalie Nabert** : Notre époque a un peu dévêtu la poésie de son sens incantatoire. Quand on regarde l'histoire de l'humanité et, plus particulièrement, l'histoire des signes de l'humanité, on observe que les premiers fragments d'expression sont soit de l'ordre de la chronique, c'est-à-dire de la narration, de l'histoire, de la mémoire collective, soit de l'ordre la poésie, de l'incantation ou de la magie. On observe d'ailleurs toujours cette puissance d'incantation dans la poésie africaine. Et c'est cette fonction de la poésie, heureusement honorée aujourd'hui par la liturgie, qui fait que les Psaumes sont chantés actuellement avec le même plaisir et la même ferveur qu'à l'origine.

En réalité, je pense que nous avons fait de la poésie un objet social. Un poème sert à séduire une jeune fille, à célébrer une victoire. Or comme notre monde est de moins en moins policé et que les formes de sociabilité s'étiolent de plus en plus, la poésie s'est naturellement affadie. On observe que, dans la chanson par exemple, la poésie ne joue qu'un rôle d'accompagnement, la chanson n'étant plus elle-même qu'un accompagnement destiné à la détente collective ou individuelle.

Aujourd'hui, rares sont ceux qui, autour de nous, lisent spontanément de la poésie parce qu'ils ont perdu le sens du langage initiatique qu'est la parole poétique caractérisée par la condensation dans l'esprit ou dans la forme. Pensez, par exemple, au langage alchimique de René Char, à toutes les formes de poèmes aphoristiques auxquelles il a recouru pour dire l'essentiel de la beauté et de la force du monde. Je crois fondamentalement que le dépérissement de la puissance d'invocation de la poésie à notre époque est lié à la perte de la transcendance, de la verticalité et du Mystère des profondeurs.

**Jean-Pierre Lemaire** : La parole poétique s'est dévaluée parce qu'on a trop longtemps conçu la poésie comme un discours sur quelque chose. Or, au moment d'écrire, le poète redevient analphabète. Il est incapable de formuler un discours sur quelque chose comme si ce quelque chose était déjà défini. Écrire un poème, c'est essayer de commencer à parler de quelque chose qu'on ne sait pas nommer. Pour cette raison, il n'est possible de procéder que mot à mot, les mots en question arrivant difficilement.

Nous vivons dans une civilisation du langage facile, comme s'il était facile de nommer les choses. Celui qui écrit un poème fait précisément l'expérience de cette difficulté fondamentale à nommer les choses. En somme, on pourrait dire que la tâche du poète consiste à nommer quelque chose qui n'a pas encore de nom. L'expérience d'une grande joie, d'une grande douleur ou d'un sentiment intense, qui le laisse « sans voix », le ramène aux sources de la poésie. C'est alors qu'il doit être extrêmement vigilant car il a vite fait de trahir ce qui doit être nommé, ce qui demande en nous la parole.

**Gilles Baudry** : Aujourd'hui, tout doit aller vite, il faut sauter des pages, parcourir des chapitres, aller à l'essentiel - ou ce que l'on suppose être tel - et l'on oublie de lire, de relire. Or pour qu'un livre soit lu et véritablement compris, il

## **- Entretien avec trois poètes croyants - L'ABÎME ENTRE LES MOTS**

---

faut qu'il passe par le filtre de l'oreille et cela demande du temps. Je suis très sensible, pour ma part, à la question de l'oralité, de la tonalité. L'opération de la lecture s'apparente, selon moi, à une forme de résurrection par laquelle il s'agit de faire se lever les mots que le poète a préalablement « couchés » sur le papier. Le poème est en quelque sorte un gisant auquel la voix peut donner vie. Certains textes qui me paraissaient abstraits au premier abord, par exemple, me sont devenus lumineux après que je les ai lus à haute voix, respirés.

*Post-scriptum : Lire la suite de l'entretien dans la numéro n°176 de la revue Esprit et Vie (éditions du cerf)*